

JEAN CASSOU

**Les inconnus
dans la cave**

nrf

GALLIMARD



LES INCONNUS DANS LA CAVE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- Éloge de la Folie* (Émile-Paul).
Les Harmonies Viennoises (Émile-Paul).
Le Pays qui n'est à personne (Émile-Paul).
La Clef des Songes (Émile-Paul).
Comme une grande Image (Émile-Paul).
Mémoires de l'Ogre (Plon).
Sarah (Corrêa).
Souvenirs de la Terre (Corrêa).

ESSAIS

- Les Nuits de Musset* (Émile-Paul).
Bayonne (Émile-Paul).
Frédégonde (Trémois).
Vie de Philippe II (N. R. F.).
Panorama de la littérature espagnole contemporaine (Kra).
Grandeur et Infamie de Tolstoï (Grasset).

CRITIQUE D'ART

- Le Gréco* (Rieder).
Gromaire. — Marcoussis (N. R. F.).

TRADUCTIONS DE L'ESPAGNOL

Ramón Gomez de la Serna : *Seins* (Crès) ; *La Veuve blanche et noire* (Kra) ; *Gustave l'Incongru*, en collaboration avec André Wurmser (Kra). — Miguel de Unamuno : *Trois nouvelles exemplaires et un prologue*, en collaboration avec Mathilde Pomès (Kra) ; *L'Agonie du Christianisme* (Rieder) ; *Avant et après la Révolution* (Rieder). — Eugénio d'Ors : *Almanach de la vie brève* (Pichon) ; *Jardin des Plantes*, en collaboration avec Mercèdès Legrand et Francis de Miomandre (J.-O. Fourcade). — Ramón Pérez de Ayala : *A. M. D. G.* (La Connaissance). — Uslar-Piètri : *Les Lances rouges* (N. R. F.). — Cervantès : *Nouvelles exemplaires* (Schiffrin).

JEAN CASSOU

LES INCONNUS
DANS
LA CAVE

Cinquième édition

nrf

Librairie Gallimard

Extrait de la publication

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à soixante-dix exemplaires sur velin pur fil Lafuma-Navarre, dont : quarante exemplaires réservés aux Amis de l'Édition Originale, numérotés de 1 à 40. et trente exemplaires d'auteur hors commerce, numérotés de 41 à 70.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1933.

A Pierre Guéguen.

I

A mesure qu'on approchait, je me promettais à moi-même, malgré mon battement de cœur, d'entrer le premier. En effet, ce fut moi qui poussai la porte et qui m'engageai dans le couloir, sans me préoccuper de savoir si les autres suivaient. Mais ils étaient là, et nous montions, sans rien dire, l'escalier mal éclairé, qu'emplissait déjà l'odeur épaisse et nocturne à laquelle se consacraient tous nos rêves. Sur le palier, la matrone nous attendait, souriante, illuminée, et, dans le silence, sa voix rauque éclata :

— Bonsoir, mes petits louveteaux, dit-elle. Comme ils sont gentils ! Je parie que l'aîné n'a pas vingt ans.

C'était exact : Sébastien avait dix-neuf ans. Je me retournai vers lui et considérai son visage émacié, son allure courbée, secrète, un peu maladroite. Il avait relevé le col de son pardessus et il sifflotait. C'était bien lui, tel que nous l'aimions, d'un amour fait d'admiration, de tendresse et aussi d'inquiétude, sinon de pitié. Nous le savions à la fois très fort et très désarmé, capable d'actions saugrenues dont nous ne parvenions jamais à démêler si elles étaient dues à une immense faiblesse ou à une originalité puissante, féconde et qui suit son destin. Il vivait dans un

état de demi-inconscience, mais tout ce qu'il disait et faisait semblait s'accorder à un but assuré, que ni lui ni nous ne distinguions, mais qui n'en semblait pas moins exister quelque part, au bout de la vie. De son côté, il nous aimait à sa façon, sans se soucier de nous comprendre, sans rien exiger de nous ni rien nous offrir de lui, mais comme s'il savait d'avance nous retrouver tous un jour, dans cette région vers laquelle il se dirigeait obscurément.

La matrone nous enferma dans un petit salon, et l'attente commença, confinée, pesante malgré nos essais de plaisanteries, angoissante, chimérique. Enfin, la porte s'ouvrit, les femmes entrèrent. Nous retombâmes dans le silence. Tout l'alcool que nous avions bu ce soir-là s'était refroidi en nous. Je sentais mes mains glacées dans les poches de mon pardessus. Je n'avais plus de sang qu'aux joues et aux tempes, mais là il brûlait, desséchant et à jamais inexpugnable. Notre choix fait, nous commandâmes une bouteille de champagne. Le reste de la troupe se retira et nos maîtresses d'une heure vinrent s'asseoir sur nos genoux. Elles étaient toutes grasses et vulgaires, sauf, naturellement, celle qu'avait choisie Sébastien, qu'il avait été seul à distinguer et que nous ne vîmes qu'après qu'elle se fût assise près de lui, blonde, fluette, exquise, toute frissonnante dans son écharpe mauve où elle apparaissait semblable à une jeune fille dans sa première robe de bal, tandis que nos femmes étaient vraiment ce qu'elles étaient, des filles de bordel aux fesses débordantes. Cependant je n'enviai pas Sébastien, j'avais choisi ce que je voulais : mon métier de pion au collège St... avait déjà éveillé en moi ce goût des choses faciles, monotones et brutales, cette paresse, ce besoin de crapule, qui m'ont permis, plus tard, de

jouir de mes mois de caserne comme de l'époque la plus heureuse de ma vie.

Sébastien avait mis sa tête sur l'épaule gracile de sa blonde, et elle lui caressait les cheveux en chuchotant à son oreille. Sans doute lui disait-elle : « Tu montes, mon chéri ?... » Mais il y avait tant d'harmonie dans leur attitude qu'on eût pu imaginer qu'elle lui tenait des propos sincères et passionnés. Et lui, peut-être entendait-il des propos sincères et passionnés. Il avait les yeux à demi fermés. Enfin, il se redressa, la prit par la taille, la regarda longuement avec un vague sourire. Ils se levèrent, passèrent devant nous et sortirent. Nous-mêmes, nous nous laissâmes entraîner.

Sébastien montait devant nous l'escalier étroit, tenant toujours sa femme par la taille, tandis que, le corps flexible, le pas souple, elle semblait vouloir le devancer dans l'escalier routinier et où il faut aller vite. Je voyais ses mollets se durcir devant moi, à chaque marche, dans leurs bas noirs. Lui, il était plus courbé que jamais, et comme résolument abandonné à sa fatalité. Ses pas inégaux se heurtaient aux tringles de cuivre du tapis, il semblait près de trébucher, et cependant je comprenais qu'il allait sans aucune hésitation vers un de ces actes aveugles qui étaient plus forts que lui, mais par lesquels il se pouvait bien qu'il fût plus fort que nous. Enfin, il pressa le pas, se retrouva au niveau de sa compagne, en haut de l'escalier, et tous deux disparurent dans une chambre. Alors, il la prit dans ses bras et baisa avec ferveur son épaule où, malgré l'odeur plâtreuse de la poudre de riz, il respirait une réalité fraîche et lointaine. Puis il lui demanda son nom. Elle s'appelait Daisy. Il se mit à la caresser, mais il avait les mains froides et elle dut les réchauffer entre les siennes.

— Et toi, demanda-t-elle, comment t'appelles-tu ?

— Sébastien.

— Quel drôle de nom !

Elle rit, mais parut comprendre qu'avec un nom pareil, il ne devait pas être comme tout le monde. C'est ce qu'elle lui déclara en le regardant en dessous, d'un regard tout à coup surpris et charmé. Lui aussi, il la regardait, et ce regard semblait épuiser tout ce que peut contenir un long corps de jeune femme blonde. Elle avait les seins hauts et petits, les yeux limpides, la bouche ferme. Rien en elle n'avait encore été abîmé. Elle était si jeune ! Presque autant que Sébastien sans doute : aussi la reconnaissait-il, comme si jusque-là, au dehors, il avait cherché une jeune fille aussi jeune que lui et qu'il lui avait fallu venir ce soir-là, dans cette maison, pour la trouver enfin. Il soupira et s'essuya le front. On respirait mal dans cette atmosphère de chauffage central, de tapis, de rideaux énormes, mais Daisy y était habituée. Et cependant, n'aurait-elle pas aimé traverser le Luxembourg dans la limpidité des matins d'hiver ? Ou se presser dans la foule du soir, à travers les longues rues étroites, alors que chaque magasin est un système de lumières, un firmament tumultueux, et se sauver, excitée, hale-tante, vers les quais soudain tranquilles où la brume et le fleuve mêlent leurs vastes tremblements ? Il lui demanda :

— Tu n'aimerais pas te promener avec moi ?

— Ah ! répondit-elle, une fois qu'on est ici, on n'en sort pas.

— Je n'ai jamais vu des cheveux comme les tiens, reprit-il en caressant ses cheveux blonds, et il les brouilla de la main, les rejetant sur les yeux, puis les tirant en arrière pour découvrir le front, ou bien encore

formant un pli sur le côté, ce qui donne au visage une expression pensive et touchante. Il se sentit soudain une envie de pleurer, et, pour la cacher, s'étendit sur le corps de la femme et se mit à jouer avec ses seins. Ce fut elle alors qui lui caressa les cheveux, puis elle lui fit des agaceries dans le cou et dans les oreilles, et lui demanda s'il aimait faire l'amour.

— Je crois que je vais aimer le faire avec toi, répondit-il. Oui, je crois que je vais le faire avec toi comme je ne l'ai jamais fait.

— Tu l'as donc déjà fait bien souvent, petit cochon ? s'écria-t-elle en riant.

Et, se jetant sur lui, elle lui mordit la joue. Mais il voulait demeurer grave et triste. Et ce fut avec solennité qu'il fit l'amour. Elle même se soumit à cette solennité.

— Ça va, soupira-t-elle, je ne dirai plus rien.

— Mais si, répondit-il en lui prenant la tête entre les mains, parle, dis ce que tu veux : c'est plus gentil.

Tandis qu'il faisait sa toilette et se rhabillait, il l'interrogea. Entre autres choses, il lui demanda si elle n'aimerait pas quitter cette maison, vivre tranquillement dans une jolie petite chambre bien meublée, avec des fleurs sur le balcon. Il viendrait la voir, une heure ou deux, l'après-midi. Parfois, il l'emmènerait dîner au restaurant, passer la soirée au théâtre. Elle hochait la tête avec amertume. Il lui promit de revenir le lendemain, seul, sans ses amis. Elle le regarda d'un air suppliant. Mais il savait qu'il ne se moquait pas d'elle. Il savait qu'il reviendrait la voir et qu'il lui proposerait tout un plan de vie nouvelle.

— Non, reprit-il brusquement, je ne reviendrai pas demain, mais après-demain. Oui, après-demain, en

fin de journée, vers cinq ou six heures. On peut te demander à cette heure-là ?

— Tu vois, observa-t-elle, tu te défiles déjà. Tu m'avais dit demain, et puis c'est après-demain.

— Tu tiens donc à me revoir ?

— Bah ! plutôt toi qu'un autre.

— Si j'ai dit après-demain, expliqua-t-il, c'est que c'est sûr. C'est que je veux choisir et préciser le jour où je reviendrai te voir, c'est que je prends un engagement. Au contraire, quand on dit : demain, c'est qu'on est sous le coup de l'enthousiasme, mais le lendemain arrive et on a envie de dormir, on reste chez soi, et alors tout est à jamais fini. Comprends-tu ?

Elle le regardait, un peu effarée. Il sortit un billet de cent francs de sa poche, et le mit dans sa jarrettière, puis il la saisit sous les épaules et la pressa contre lui.

— A ce prix-là, dit-elle tout bas, on peut encore faire l'amour. Veux-tu recommencer ? Moi, je veux bien...

— Mais non, dit-il. Nous le ferons après-demain et je t'en donnerai autant. Et puis nous causerons un peu. Au revoir, Daisy.

— Je descends avec toi, murmura-t-elle. Il faut que je te raccompagne au salon.

Et elle le suivit, humble et silencieuse.

Nous autres, nous étions déjà descendus. On resta encore au salon quelques minutes, puis les femmes furent rappelées peu à peu. Daisy partit la dernière. Elle s'enveloppait dans son écharpe mauve, découvrant parfois sa petite épaule, et Sébastien la contemplait en silence des pieds à la tête, considérait ses longues jambes, sa taille étroite, et ce visage que les cheveux souples transformaient à tout instant, selon la façon dont ils l'encadraient. Et en effet, on n'eût su imaginer

sur des traits plus réguliers, physionomie plus mouvante : ces même yeux clairs, ce nez droit, cette bouche nette pouvaient successivement former un masque dur et âpre ou s'empreindre d'une ingénuité adorable, souriante et menacée.

Sébastien, s'il nous laissa partager sa mélancolie, ne nous parla point de ses projets. Et nous ne sûmes pas que deux jours après, il retournait voir Daisy. Ce soir-là, il neigeait. Il pénétra seul dans la chaleur du couloir, et s'excusa auprès de la matrone de ses souliers boueux et de son parapluie trempé. Elle le rassura avec de bonnes paroles et fit aussitôt descendre Daisy. A cette heure qui n'est pas l'heure habituelle des clients, une sérénité familière et bienveillante régnait dans la maison. Pour un peu, on y eût perçu des bruits de jeux d'enfants et les odeurs de la cuisine du soir. En tout cas, la chaleur y était moins accablante, les parfums moins entêtants, on n'y sentait pas encore la fièvre du trafic. Daisy parut heureuse de revoir Sébastien : elle était détendue et confiante, telle qu'elle serait un jour, lorsque Sébastien l'aurait établie chez elle, dans un petit logement, au cœur de Montrouge ou des Batignolles. L'après-midi aurait été longue et douce ; Daisy aurait lu le journal en prenant son café, puis elle serait descendue chez le coiffeur, se serait assoupie sous les doigts du coiffeur ; enfin, de retour dans sa chambre, la chevelure rafraîchie, relustrée, le cœur alanguiné comme après un orage d'été, elle aurait repris le journal, fait un peu de couture, elle aurait été une jeune femme innocente et libre.

Après avoir quitté Daisy, Sébastien alla dîner chez les Valentin, où je le retrouvai. La mère de Sébastien, qui était veuve et vivait d'une petite pension et de quelques rentes, ne cessait de recommander à son

fil de cultiver les Valentin, car ces gens étaient riches et avaient une fille unique, alors toute jeune, une petite fille de treize ans, que Sébastien pourrait bien épouser un jour. Mais, pòur le moment, il pensait surtout à la mère, encore belle et désirable. Moi aussi, j'étais amoureux de la mère, de son visage fatigué, mais frivole et rieur : et ce contraste me donnait une leçon de vaillance. Je désirais aussi son corps alourdi, les hanches qui remuaient lorsqu'elle marchait, bien que serrées, comme la poitrine, dans une robe étroite. Sébastien, lui, était surtout attiré par ses bras, gros et ronds et qu'elle portait souvent nus. Mais tous ces trésors m'étaient inaccessibles, alors que Sébastien, avec sa chance, pouvait bien, un beau jour, y avoir droit. Lorsqu'un vieil ami de M. Valentin venait dîner en même temps que nous et traitait Mme Valentin d'une façon plus dégagée que nous ne savions ni n'osions le faire, j'imaginai que, après notre départ, et après que Mme Valentin s'était retirée, les deux hommes, restés seuls, parlaient de nous. Et le vieil ami, alors, demandait à M. Valentin :

— Où les as-tu pêchés, ces deux gosses ? Ils sont amusants. Je parie qu'ils font la cour à ta femme.

Et M. Valentin, tranquille, sûr de sa force et de son bonheur, épanoui dans sa maturité, devait répondre :

— Hé ! hé ! L'un des deux en serait bien capable : c'est un drôle de petit bonhomme. L'autre, ça m'étonnerait.

— Qu'est-ce qu'il fait, l'autre ?

— Il fait vaguement ses études. En même temps, il est pion dans une boîte. Un malheureux...

Au dîner de ce soir-là, il y avait justement plusieurs de ces vieux amis, tous solides, carrés et dont les propos ne manquaient jamais leur but, trouvaient immé-

diatement leur place dans la conversation. Il y avait aussi l'homme célèbre de la maison, celui qu'on exhibait dans les grandes circonstances, le critique Germain Cucuq. Il avait un terrible accent méridional et parlait très fort dans ses moustaches de gendarme. Simone, la petite fille de treize ans, était assise au bout de la table, entre Sébastien et moi. Après le café, elle s'en fut se coucher, et alors je réalisai que, pour elle, nous devions être, Sébastien et moi, de grandes personnes et qu'elle ne devait faire aucune différence entre nous et les autres invités, même Germain Cucuq. Nous étions, comme eux, des amis de ses parents et non des enfants comme elle, qu'on invite par faveur et à qui, par faveur, on permet de rester jusqu'à la fin de la soirée, de se mêler à la conversation et de fumer des cigares. D'ailleurs, M. Valentin se plaisait à causer avec nous. Lui aussi, il avait fait son droit, de sorte qu'il connaissait nos professeurs, et que nous pouvions ensemble parler du Palais. J'avais bien l'impression qu'il mettait à s'entretenir avec moi plus de condescendance qu'avec Sébastien, mais peut-être me trompais-je.

Au moment du départ, Mme Valentin me retint par la main :

— Que faites-vous samedi prochain ? Voulez-vous venir dîner avec Sébastien ? Ce soir-là, on ne sera qu'en petit comité.

— Ah ! non, répondis-je, samedi je ne peux pas. Je suis de dortoir...

Alors tout le monde me regarda, et M. Valentin demanda :

— Vous êtes de dortoir un soir sur deux ?

— Non, balbutiai-je, c'est plus compliqué, il y a tout un roulement. Cela revient, en moyenne, à trois soirs par semaine.

Et j'ajoutai en souriant :

- C'est bien assez.

— Prenez encore un cigare pour la route, me dit M. Valentin, en me tendant la boîte.

Dehors, Sébastien me saisit le bras et me parla de Mme Valentin.

— Crois-tu, me demanda-t-il, que Simone, quand elle sera grande, lui ressemblera ? Elle est si disgracieuse, cette petite.

— Elle est dans l'âge ingrat, répondis-je.

Rien, en effet, n'annonçait chez Simone cette même séduction opulente et profonde. Peut-être avait-elle de commun avec sa mère le teint, d'un ambre doré. Mais chez la mère, ce teint s'étalait sur une chair lisse, tendue, épanouie. Chez la petite Simone, il recouvrait des membres grêles et trop longs, un cou mince sur lequel on aurait pu fermer la main. Elle avait une trop grande bouche, de trop grands yeux dans un visage de papier mâché, et en parlant, elle zézayait.

Sébastien était heureux de sa soirée. Il avait contemplé Mme Valentin ; il avait compris qu'aux yeux de Simone il apparaissait comme un être supérieur ; enfin, au fond de lui-même il sentait la présence d'un secret étrange et libertin : Daisy, ce joli corps, cette jolie fille blonde autour de laquelle il avait construit une aventure bizarre qu'il me cachait à moi-même, son meilleur ami. Ainsi tenait-il dans sa main plusieurs fils de couleurs diverses, ainsi gardait-il dans son imagination plusieurs histoires qui s'ignoraient mutuellement et qu'il pouvait, à des moments différents, entretenir, encourager, consoler. Cette richesse me rendait encore plus chétif : je devinais qu'autour de moi mille possibilités nouaient leur intrigue, auxquelles je ne pourrais jamais prendre part.



nrf